

Sur les traces de Surcouf (Février 2022)

Enfin de retour sur l'île du Mozambique. Quel plaisir de retrouver le pont de plusieurs kilomètres qui du continent vous amène vers la cité insulaire. Il n'a qu'une seule voie très étroite, avec de loin en loin un espace qui permet aux véhicules de se croiser. Le taxi s'assure d'un œil expérimenté que la voiture qui arrive en face n'est pas encore engagée et fonce. Une fois la portion entamée, nous avons la priorité. La voiture se range dans la petite place pour nous laisser passer ... Seules les motos et les cyclistes font fit de ces règles. Mais la voie est si resserrée que l'on se demande à chaque fois si on ne va pas les percuter et les écraser sur la rambarde. Mais cela passe comme par miracle ..

A la portion suivante, c'est à notre tour de laisser le passage. Cela me laisse le temps de sortir quelques minutes, étirer mes jambes, prendre l'air et saluer un pêcheur à pied qui agite sans relâche une turlutte au bout d'un fil, quelques mètres plus bas, dans l'espoir d'attraper un calamar. Cela semble fonctionner comme le prouvent deux calmars alignés sur le trottoir. Plus loin sur la plage, on voit des mamans ramasser des coquillages dans une eau peu profonde, si transparente, promesse d'un peu de fraîcheur. Un boutre se faufile péniblement sur le pont avec le courant de face, mais l'aide d'un faible souffle de vent.

Cette fois-ci, j'ai l'honneur d'être logé dans la maison du grand ami de Zé : Ricardo, le professeur d'archéologie sous-marine de l'Université Eduardo Mondlane, la plus grande Université du Pays. Le taxi me pose devant une jolie maison bleue. La porte de bois massif cloutée est entre-ouverte. Il fait si chaud que pour favoriser les courants d'air, les habitants n'hésitent pas à laisser leur porte ouverte. Sur les encouragements du taxi, je rentre tout en me signalant. La soudaine obscurité m'empêche de voir, mais j'entends la voix de Zé qui me souhaite la bienvenue, en même temps que Ricardo. Je suis enfin arrivé.



La maison et le zodiac du Professeur Ricardo

Ricardo me fait aussitôt la visite du propriétaire. Lui et son épouse Yolanda viennent juste d'achever la rénovation de cette petite maison en pierre de corail, qui n'était plus qu'une ruine comme beaucoup

de maisons du quartier européen. Les pièces s'organisent autour d'un patio, qui contient quelques plantes grasses, une collections d'éponges séchées et surtout un merveilleux petit bassin qui permet de se dessaler et se rafraichir. Un escalier de marches en planche de bois scellées dans le mur mène à un vaste toit plat, où un divan invite à la sieste en pleine brise.

« C'est le meilleur endroit pour dormir les nuits de grosse chaleur. Il ne faut pas qu'il pleuve bien entendu, mais alors le ciel étoilé est magnifique. » me confirme Ricardo.

Les maisons deviennent si étouffantes la nuit, les murs de pierre de corail restituant la chaleur accumulée au cours de la journée. Car le soleil peut être terrible sous ces tropiques, poussant au maximum en plein été les curseurs de la chaleur et de l'humidité. Nous ne sommes pourtant plus dans la période la plus chaude et malgré tout, c'est difficile. Qu'est-ce que cela peut-il donc être au cœur de l'été ?

« Heureusement, me dit Zé, le programme est de sortir en mer tous les jours ! C'est l'unique façon de se rafraichir un peu. »

Je souris. Que peut-on rêver de mieux ? Si en plus, c'est le meilleur moyen de passer les heures chaudes, alors allons donc nous cacher sous la surface ! En attendant, et comme tous les soirs, Zé et Ricardo me proposent de les accompagner chercher les bouteilles de plongée dans les locaux de la cellule d'archéologie de l'île. Ils sont situés en plein cœur de la citadelle, tout comme les logements des étudiants qui travaillent sur les projets de recherche.



Porte d'entrée de la forteresse, corvée de bouteilles

« En ce moment », m'explique Ricardo, « nous travaillons en partenariat avec une université américaine. Les américains ont beaucoup d'argent à dépenser alors on en profite pour découvrir notre histoire. Ce qui les intéresse le plus, c'est la recherche des navires pratiquant le trafic des esclaves. Cela fait moins rêver qu'un trésor de pirate, mais d'un point de vue historique, c'est autrement plus important ! »

Nous laissons le pick-up à l'entrée de la citadelle, pour nous engouffrer sous la porte principale et pénétrer au cœur de la forteresse dont les murs épais ont si bien résisté à cinq siècles d'existence. En tout cas, beaucoup mieux que nombre de maisons du quartier européen. Une bouteille de plongée sur

l'épaule, je suis Zé et Ricardo sur un petit chemin de sable qui fend les herbes folles de l'immense cour principale pour accéder à la partie dédiée à l'archéologie. A vrai dire, j'aurais pu trouver tout seul mon chemin, vu que l'entrée des bureaux est signalée par un bruyant compresseur.

Le temps que les bouteilles se remplissent, je me précipite sur le chemin de ronde. Les remparts ne semblent guère avoir souffert du temps. Quel travail colossal cela a dû être ! J'imagine des armées de conscrits ou d'esclaves élevant ces murs monumentaux à l'autre bout du monde. Ils ont presque les pieds dans l'eau. En me penchant un peu, je surplombe une petite plage de sable bordée de quelques pieds de mangroves entourant une eau transparente.



Pour canonner une frégate hollandaise ?

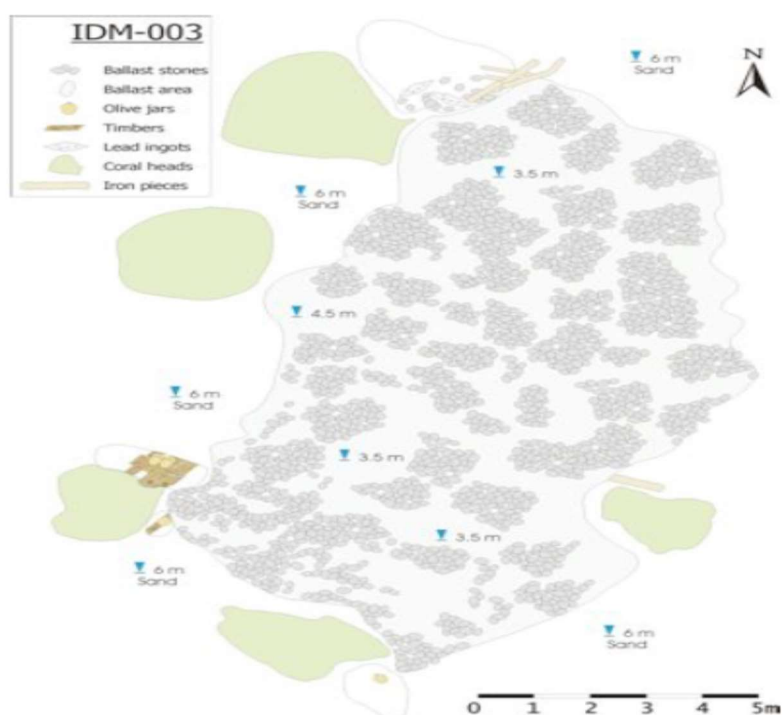
De loin en loin sur la baie abritée, plusieurs boutres se déplacent lentement entre l'île et les villages du continent. Cela change des autobus. Ils avancent à peine dans une chaleur étouffante, faute de vent établi, pour venir s'arrêter près du quai des douanes que j'aperçois un peu plus loin. Un homme débarque une petite moto sur ses épaules, la démarre et poursuit son chemin.

Ecrasé de soleil, je retourne vers les bureaux de la cellule archéologique. Ricardo entreprend de m'expliquer son travail. Les locaux sont plongés dans une ombre bienfaisante. Ils tout en longueur, sous une large voute abritant une grande table sans doute pour les repas communs, des bureaux et plusieurs étagères remplies d'un bric à brac de tessons de poteries ... Des multiples photos des chantiers en cours égaient les murs.



Ancre à jas et canon de bronze ..

« Tu sais, l'île du Mozambique était la capitale de la colonie de la fin du XV^{ème} siècle à 1898, date du transfert des administrations à Lourenço Marques, aujourd'hui Maputo. Jusqu'à la fin du XX^{ème} siècle, le trafic maritime était très important. Il y a eu de nombreux naufrages en cinq siècles. Mais vu la période, c'était pour la plupart des navires en bois. Alors, ce que l'on peut voir lorsqu'on découvre une nouvelle épave n'est, à première vue, pas très spectaculaires. Cela se limite souvent aux pierres de lest, à quelques planches en bois restées enterrées dans le sable et de rares pièces métalliques des bateaux de l'époque : des ancres, une multitude de clous, quelques canons si le bateau était armé ... »



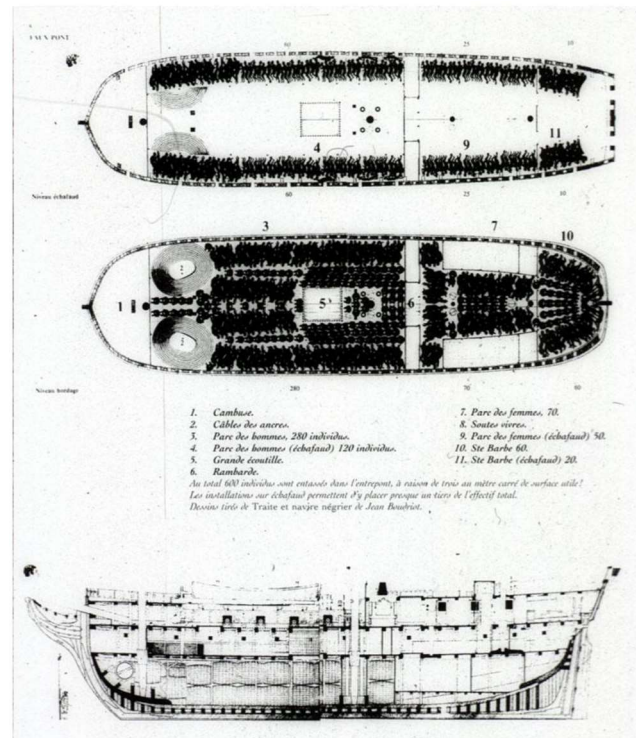
Relevé d'une épave de la marine en bois : ballast, olive jars, planches et lingots de plomb ..

« Mais ces bateaux avaient bien une cargaison ? »

« Oui, bien entendu. Mais que peut-il bien rester d'une cargaison de sucre ou de coton ? Ou d'un navire négrier ? Parfois, il y a plus de vestiges tangibles, quand il s'agit de vins et alcool, de conserves ou de

porcelaines. Mais cela ne se voit pas toujours au premier coup d'œil. En général, ces épaves de la marine en bois n'ont rien de spectaculaires au premier regard. »

Puis Ricardo m'emmène vers un poster décrivant leur projet de recherche en cours avec le Slave Wreck Project.



Plans de navires négriers (Monographie de L'aurore par Jean Boudriot)

« Tu connais Surcouf ? » me demande-t-il.

« Oui, bien entendu ! Qui ne connaît pas Surcouf en France ? C'est un des plus fameux corsaires de Saint Malo. Les Anglais s'en souviennent également, car il leur a mis quelques déculottées mémorables. »

« Eh bien, avant d'être corsaire, il a été officier sur un bateau négrier : l'Aurore. Et figure toi que ce bateau a coulé alors qu'il était ancré à l'île du Mozambique pendant un cyclone. Les américains ont retrouvé dans les archives historiques ultramarines de Lisbonne le rapport du Capitaine Tardivet relatant le naufrage. Leur ambition serait de retrouver l'Aurore. »

Surcouf, lieutenant à 16 ans et négrier ! Et oui, c'est l'histoire.

Le lendemain s'installe la petite routine matinale qui se poursuivra tout le temps du séjour. Le premier levé, à l'aube pour profiter des heures fraîches, démarre le pick-up pour aller chercher à l'autre bout du village notre minuscule semi-rigide entreposé sur remorque dans un vieux hangar au toit à moitié percé. Ce sont d'anciens entrepôts toujours en pierre de corail de l'entreprise João Ferreira do Santos. La porte très étroite nous oblige à beaucoup de manœuvre pour sortir le bateau. L'arrêt suivant est à la boulangerie de l'île, que rien ne signale mais que tout le monde connaît ... J'aime cette balade à la fraîche au milieu de cette ville européenne, figée dans un autre temps et comme parachutée en Afrique.

Le petit déjeuner avalé, nous embarquons tout le matériel de pêche, de plongée et de dragage pour la recherche de coquillages de Zé. Le vent, la marée et l'inspiration dictent le programme du jour. La mer est presque toute à nous. Le seul autre bateau à moteur que nous croiserons en dix jours sera celui des forces spéciales accompagnant le Président Nuysi en route pour déjeuner à Chocas ...

Alors, au gré de nos envies, nous plongeons sur un canon dont Zé s'est souvenu de l'emplacement, une tête de corail apparue comme par miracle sur la sonde au beau milieu d'un banc de sable, à l'endroit le plus profonds (-47 mètres) du canal longeant la citadelle ou encore sur un champ d'éponges de toute les formes imaginables à la sortie du fleuve Monapo. Nous nous arrêtons pour observer quelques dauphins en apnée ou pour acheter une énorme sèche qui fera notre diner à un de ces pêcheurs qui passent leur journée en plein soleil dans une minuscule pirogue. Nous faisons halte à la plage de Chocas pour visiter le bungalow de Ricardo ou à l'île de Sete Paus (sept pieux) accaparée par un Général qui faute de touristes y élève une douzaine de canards ...

L'atterrissage sur le fonds de l'eau au milieu d'une nuée de raies pastenagues qui s'envolent dans un tourbillon de sable ou sur une ancre à jas égarée, entourée d'une multitude de bouteilles de verre soufflées jetés par des marins saouls font notre journée.

La dose d'adrénaline viendra avec les vaines tentatives de récupérer la petite drague de Zé qui s'est coincée sur le fonds. Le courant de plusieurs nœuds est si fort que nous n'arrivons même pas à sortir suffisamment de bout pour y mettre une bouée et attendre un jour avec moins de courant pour la récupérer. Zé m'explique qu'il est arrivé que le courant soit si fort que des navires draguant à la pêche de plusieurs milliers de tonnes soient engloutis, faute d'avoir pu se libérer à temps de leur engin de pêche. Après avoir failli coincer mon doigt dans une boucle du cordage et être entraîné sous l'eau par le flux de la marée, Zé prend la sage décision de couper le cordage nous liant à sa précieuse drague. Sauf !

Mais comment raconter l'émotion de cette dernière plongée dans dix mètres d'eau à moins d'un mile de l'entrepôt des douanes. L'écran coloré de la sonde Garmin laisse apparaître comment parfois un signal bizarre, une excroissance sur un fond qui devrait être plat. Zé s'empresse de marquer le point sur le GPS. Nous retournons sur nos pas pour vérifier et, oui, il y a bien une anomalie sur ce qui ne devrait être que du sable. Il fait très chaud, il nous reste encore quelques bars de pression dans nos bouteilles presque vides. La promesse de se rafraichir et la curiosité font le reste : j'endosse rapidement ma bouteille et bascule arrière ...



Surcouf à 16 ans ?

Je reconnais immédiatement une épave. Perdus au milieu d'un foisonnement d'anthias de toutes les couleurs et gardés par une demi-douzaine de rascasses volantes, il y a bien là un amas de pierre tout en longueur, deux ou trois canons concrétionnés, une ancre et des planches à moitié pourries ... serait-ce l'Aurore du Lieutenant Surcouf ? L'avenir le dira. Ricardo est enthousiaste et plein d'espoir. Je n'ai pas trouvé de menottes, entraves ou manilles, mais peut-être ai-je touché l'histoire du bout du doigt ou mieux encore de la pointe de ma palme ?